

I

Je sens que l'on m'observe à travers le trou de la serrure. Je sais que l'on me découvre, grisonnant, assis à ce bureau brun, éclairé d'une lampe sans style qui me va si bien. D'ailleurs, toute cette pièce est sombre. Étagères habillées de livres disparates. Murs vêtus de papier brun et oranger.

Je ne sais qui vous êtes mais je vous vois poussant cette porte afin de pénétrer, vous aussi, dans cette ambiance austère, nébuleuse et mystique. Cette fumée grise qui se répand partout. Cette senteur mêlée de tabac et d'eau de toilette aigre, forte et musclée.

Vous violez, pas à pas, doucement, mon intimité. Moi vêtu d'un jean et d'un tee shirt blanc. Je feins de ne pas vous voir ni de vous entendre. Pourtant je sais que vous approchez encore. Visant par-dessus mon épaule l'étendue de mon labeur.

Maintenant vous êtes si près de moi que je ne peux plus vous ignorer. Si l'on vous a laissé entrer, c'est que vous faites partie des amis. Soudain, brusquement, je relève la tête et vous regarde. Ah ! Ce n'est que vous.

Vous vous intéressez à mon vécu, à ma vie. Bizarre ! Je vous ressemble. Je suis anonyme. Vous voulez vraiment savoir ? Vous persistez ? Bon d'accord, je n'insiste pas. Je ne vous retiens pas. Tout est là. Écrit noir sur blanc. Dire que j'ai écrit ce récit égoïstement. Juste pour mon plaisir.

Sans ambitions littéraires. Je veux juste témoigner afin que, plus tard, lorsque je ne serai plus là, mes descendants parlent de cette histoire.

Enfin ! Vous êtes là. Il faut se jeter à l'eau. Vous verrez exposée une partie importante de ma vie. Je ne veux pas vous faire pleurer. Juste vous faire prendre conscience que ça n'arrive pas qu'aux autres.

Il faut tout d'abord que je démystifie et que je vous raconte mon vécu depuis le début de l'aventure.

Mes parents me virent arriver un dimanche matin dans une clinique de province. J'étais déjà précédé de deux sœurs jumelles d'un an plus âgées et j'allais être suivi l'an d'après d'un frère. Ceci se passait, il y a quelques années, lors d'un fameux Baby-boom.

Mon père était un homme fameux. Grand, mince, à l'allure très anglaise. Il tenait une grosse affaire d'électroménager. Avec plusieurs magasins dans la ville. Affaire prospère s'il en est. Il avait l'avantage de faire partie des notables et des « personnages » de cette ville. Vieille cité anciennement espagnole puis reprise, il y a longtemps, par les rois français. Pourtant l'architecture, l'esprit y est encore très hispanique.

Ma mère était de ces personnages dont on dit qu'ils ne laissent pas indifférent. Toujours prête à un service, à des mots et des gestes réconfortants pourvu qu'on la gratifie d'un trébuchant « merci beaucoup Madame ». Ah ça oui, c'était une Dame. Elle adorait qu'on la remarque. Qu'on la sollicite et qu'on la voit.

A la maison, avec nous, elle était douce. Toujours à demander si tout allait bien. Toujours à prendre soin de nos vies sans être oppressante. A la messe, le dimanche

matin, nous étions les quatre enfants des gens riches de la cité. (Comme des gens disaient.)

Ah oui ! Je n'ai pas encore précisé que nous résidions dans une maison pour le moins coquette. Comme aimait le dire ma mère libérale : « chacun sa chambre, chacun son jardin secret ! » Pour ça, elle nous laissait vivre et nous épanouir. J'en ai bien profité. Rapidement, dès quinze ans, j'ai vécu comme un homme avec mes ennuis, mes angoisses, mes amours et Ma Passion : La Musique ! Je jouais de la guitare dans un groupe rock. Les études me poursuivaient sans me rattraper. La vie de star régionale me va fort bien, je vous remercie. Ça vous épate ? Moi aussi... Au début et comme tout, l'on s'y fait. Musique, tout pour moi n'est que musique ! Enfin, tout ça pour vous dire que j'ai vécu une enfance et une adolescence dorée, sans souci d'argent ni de conflit notable de génération. Ma famille. Un refuge. Un vrai.

Plus tard, alors que la vie passe, ainsi qu'un service militaire pas triste non plus, je reprends l'affaire familiale. Mes frères et sœurs préférant de loin une vie stable de fonctionnaires. Beau palmarès professionnel.

Ma vie se déroule tranquillement entre le travail la journée, la musique et les fêtes le soir. J'adore draguer et être entouré d'amis. Ceci est facilité par le fait que j'ai bénéficié d'une maladie héréditaire dans notre famille : La Notoriété !

Alors, j'ai le succès facile. Bien plus tard, j'ai appris que ce n'était pas toujours une chance face à la vie. L'adversité et la difficulté de s'exprimer, de vivre, reste parfois un atout majeur face aux expériences et aux malheurs du monde d'aujourd'hui. Mais enfin ! Je suis comme ça. Je vis dans un monde facile et cotonneux. Les pouvoirs

de l'argent et d'une famille soudée y ont fortement contribué.

Bon ! Vous avez maintenant saisi que je suis un petit bourgeois deuxième génération. Turbulent, coléreux, têtu et ayant la défaite amère.

A vingt-trois ans, j'achète déjà une maison super sympa avec un sous-sol aménagé en studio d'enregistrement avec tout le matériel adéquat. Les amis viennent nombreux. L'amitié, la vraie, existe lorsque l'on sait partager. Ce que nous faisons sans animosité ni jalousie. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Tout a basculé une première fois dans ma vie lorsque j'ai rencontré cette superbe fille lors d'une fête organisée le jour de mes vingt-quatre ans. Pour la première fois de ma vie, je suis vraiment amoureux. Je sais que je vais en souffrir. Normal, quand on aime vraiment, on se doit de souffrir. Toutes les rencontres que j'avais faites jusqu'à lors me semblaient, ce soir là, dérisoires. Avant je jouais !

Maintenant ça va être du sérieux. Ce que je vous confiais quelques lignes plus haut se révèle vrai depuis le début de cette aventure : je souffre dès les prémices de l'histoire. Ouh là là !

Je n'y étais pas préparé. Bon, il faut que je vous raconte. Je compte sur vous pour ne pas rire ni vous moquer ! D'accord ?

Donc, au cours de cette soirée, il y a eu, évidemment, la fameuse série de slows. Je ne peux me retenir. Je l'invite. Toc ! Moi, sûr de mon jugement. Ça doit marcher comme sur des roulettes. Comme d'habitude ! Tout Faux !

Après les fameuses présentations d'usage, je me mets à plaider sur le bien-fondé d'une relation amoureuse.

Phrases du style : « Je n'aime que toi. Les autres... De la blague. Je te sens bien. On est fait pour s'entendre. T'as de beaux yeux... Etc... »

A ce moment, cette jeune et très jolie fille de vingt-deux ans me répond gentiment, mais sèchement : « Ok ! T'es gentil mais je n'ai pas besoin de toi... ». Voilà ! Le rideau est tombé. Je ne vois plus rien. Qui a éteint les lumières ? Je n'entends plus la musique. Je danse machinalement. Première défaite ! Dur ! Dur ! Il va sans dire que le reste de la soirée est pour moi une succession de rire forcés et de blagues arrachées à un vieux fond de misogynie et de fierté idiote.

Enfin la soirée, ou plutôt la nuit, se termine et je pars me coucher vers six heures en ressassant les informations que je possède à propos de cette fille. J'en fais un bilan que je vous communique : Elle s'appelle Valérie. Elle a vingt-deux ans. Elle est mannequin. Ça veut tout dire. Elle mène parallèlement des études de sciences économiques et de droit. Tout ça ! Un corps superbe d'un mètre soixante quinze avec une tête bien remplie. Elle a les cheveux longs et châtain foncé. Des yeux vert émeraude en forme d'amande. Une bouche pulpeuse et une tête ronde. Voilà Valérie dans toute sa splendeur. Je ne mens pas, elle est vraiment comme ça. Comme l'on décidé mes amis, aussi amoureux que moi, c'est une fille Super !

Super, mais pas à moi ! Où plutôt... Pas encore, puisqu'à force de dissuasion, de plaidoyers, j'ai réussi à lui faire voir que je n'étais pas forcément un être égocentrique. Que je sais aussi partager, vivre, donner en aimant aussi recevoir.

Enfin, elle a d'elle-même (avec, pour être juste, un coup de pouce appuyé de ma part) réussi à comprendre

que je n'ai pas la grosse tête, mais que je subis mon passé, sans prétention.

Je l'ai enfin conquise !

Lorsqu'elle vient s'installer chez moi, je comprends enfin que c'est vraiment sérieux et durable. Je réalise que je l'aime vraiment et surtout, elle m'aime aussi... Cà, c'est formidable !

A ce moment précis je me dis que je suis un homme responsable de ma vie et de mon avenir familial. Oh ! Tout n'est pas simple. Il faut parfois jongler avec les événements. Je dois faire quelques concessions. Il en est de même pour Valérie qui abandonne ses études. Après quelques mois de vie commune, j'en arrive même à occulter complètement la musique de ma vie. Et sans regret.

Vraiment, nous nous aimons et après seulement un an de vie commune, Valérie accepte l'idée d'avoir un enfant. Je suis conscient du danger que cela représente pour sa carrière de mannequin et, par le même, la force de notre amour encore grandissant. Ensemble nous avons tout fait pour que cet enfant vienne rapidement. Je me souviens même que nous avons mis du cœur à l'ouvrage.

Enfin, ce que nous souhaitions fort arrive. Valérie est enceinte. A l'annonce de la nouvelle, je suis fou de joie. Cette grossesse est pour moi une révélation et un nouveau rebondissement. Plus le ventre de Valérie grossit, plus je m'habille de nouveau rôle de père. Mon passé s'efface et les priorités évoluent rapidement. A la naissance de Sandrine, je suis devenu un autre homme. Adulte, sérieux, attentionné. Enfin, je suis prêt à être un bon mari et un bon père. Mes affaires sont prospères et je me suis entouré d'amis compétents et sérieux.

Là encore, vous comprenez que tout va bien pour nous. Nous vivons comme des nababs dans notre univers cotonneux. Sandrine grandit à vitesse « grand V ». A grand renfort de sourires et de moments inoubliables que tout parent connaît. Les maladies infantiles ne sont que des péripéties dans nos trois vies. Sandrine est comme les autres enfants, mais elle est tellement attachante... C'est notre fille et notre fierté ».

Valérie connaît, elle aussi, une ascension professionnelle exemplaire. Mannequin vedette à temps complet après sa maternité, elle fait les beaux jours des grands couturiers ainsi que les couvertures de tous les magazines. C'est la gloire. La Star ! Sauf dans nos rapports familiaux. Nous tenons à protéger Sandrine et nous-même de tous les retours de bâtons inévitables dans nos métiers de personnes publiques.

Sandrine connaît un premier jour d'école fantastique. Elle est heureuse et le plus anxieux... C'est moi ! Cette demoiselle de trois ans croque la vie à pleines dents. Elle ressemble de plus en plus à sa mère. Même visage et même corps prometteur. Elle n'a de moi que cette formidable envie de vivre sa vie, entourée d'amis.

A cette époque, nous profitons à fond des jouissances matérielles de la vie. Belle maison, belles et puissantes voitures, grands restaurants et tout le reste... Les amis d'enfance sont toujours là. La maison agrandie offre trois chambres de plus pour les recevoir. Sans faille. Les tracasseries de la vie semblent n'avoir aucune prise sur nous, sinon de resserrer nos liens familiaux. Nos parents, amis, alliés profitent et jouissent, eux aussi, de notre aimable rayonnement.

Tout ça, jusqu'à ce fameux matin. Si j'ose le dire, cette putain de matinée. Cette phrase de Valérie a tout déclenché. Je pressens qu'il y a toujours un revers à une médaille. Dans notre vie, je ne veux y croire. Cette médaille est si belle.

Son revers, s'il est en proportion, doit être atroce.

Est-ce que ce château construit en neuf ans n'est que de cartes ?

Est-ce que, vraiment, tout va être brisé, broyé ?

Je me pose toutes ces questions ce matin là. Questions restées sans réponses. Là encore, la nuit est tombée. Plus rien ne nous sourit. Tout est morne. Pour la première fois de ma vie, j'ai pleuré à chaudes larmes. J'ai saigné toutes les larmes de mon corps. Sans honte ni retenue.

Mais il s'avère exact que le revers est proportionnel à la face de la médaille...

II

Ce matin là, je me suis réveillé de bonne humeur. Le soleil est déjà là depuis longtemps. Je saute de mon lit rapidement, m'habille simplement d'un peignoir bleu marine.

Lorsque j'arrive dans cette cuisine blanche et rouge, lumineuse comme le soleil d'été, je vois Valérie avachie sur la table, les cheveux ébouriffés, la mine défaite par les pleurs.

C'est la première fois que je la vois dans cet état. Elle ne s'est même pas rendue compte de ma présence. Elle pleure à chaudes larmes.

— Bonjour mon amour, ça ne va pas ?

— Chéri, je vais mourir... J'ai...

— Quoi ? Que dis-tu ? Tu es folle où quoi ? Tu n'es pas assez vieille pour mourir !

— Arrête ! Ne déconne pas, je suis sérieuse ! Ce matin, en faisant ma toilette, je me suis palpé les seins... Et puis... (Elle pleure)

— Et puis quoi ? Dis-moi tout, je veux savoir.

Elle reprend péniblement et parle vite, sans reprendre son souffle, d'un trait, comme si elle voulait exorciser ce qui arrive.

— Et puis donc, sous le sein gauche, j'ai senti une grosseur, une boule dure quoi ! J'en suis sûre, c'est un cancer. Tout est foutu. Chéri, tout est fini. Occupes-toi bien de Sandrine. Elle a besoin de toi. Fini. Foutu. J'en ai marre.

Pourquoi moi ? Je ne pourrai plus poser. Comme puis-je vivre sans ça ?

Pendant un quart d'heure elle déblatère tout ce qu'elle a sur le cœur. Elle remet tout en question. Elle ne veut plus croire à rien. Moi, comme un imbécile, je ne dis rien. Je suis abasourdi. Ce n'est pas possible. Elle se trompe. Ce n'est rien.

— Ecoutes-moi Valérie. (Je prends une voix détachée bien que je sois aussi rassuré qu'une souris dans une souricière). Comment peux-tu croire, dès maintenant, que c'est un cancer. Tu connais Aline ma tante. Elle aussi a eu une grosseur à un sein. Ce n'était rien. Une petite opération, une petit traitement... Et fini. Ne dramatise pas tout. Avec Sandrine nous sommes là. Nous t'aimons plus que tout et nous avons besoin de toi. Arrête de te tourmenter et de pleurer. Chérie, s'il te plait, ne soit pas défaitiste. Chérie !

Plus je parle et moins je me trouve convaincant. Le doute s'installe dans ma tête. J'en veux, moi aussi, à cette société. Mais je prends en même temps conscience qu'il faut que je sois fort. Le refuge de Valérie... C'est moi !

Pendant cette discussion affreuse, Sandrine s'est installée en pleurnichant à l'entrée de la cuisine. Elle a, elle aussi, les yeux dans le vide. Elle ne comprend pas ce qui arrive. En sept ans de vie, c'est la première fois qu'elle n'a pas son petit déjeuner prêt et qu'elle voit ses parents sangloter.

— Dis papa, pourquoi maman pleure ? Tu lui as fait du mal ? Pourquoi ?

— Non ma puce. Maman a mal et elle a peur. Mais ce n'est rien. Ne pleures plus et viens, je vais te préparer à manger.